

# L'ALBUM

DE LA

## SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Qu'est-il devenu ?

J'ai pu feuilleter assez longuement autrefois ce magnifique album, un des plus curieux monuments de la France littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. En parcourant ces pages où se reflète le caractère complet d'une époque, on regrette que les âges précédents ne nous aient point légué de semblables archives. Quel bonheur ce serait pour nous de retrouver une scène autographe de Molière à côté d'une oraison de Bossuet, un conte de La Fontaine à côté d'un billet de Ninon, — le billet à la Châtre, par exemple !

L'autographe est la plus précieuse des reliques, surtout lorsqu'il se présente dans les conditions de l'Album de la Société des gens de lettres. Tous ceux, en effet, qui ont marqué leur passage sur ce vélin splendide n'ignoraient pas qu'ils posaient en vue de l'avenir. Ils ont écrit sciemment pour la postérité ; à ce titre, ils ont cherché à donner

d'eux-mêmes la personnification la plus exacte.

Il n'a pas fallu moins de quatre années pour remplir ce merveilleux album, dont la vente avait été destinée à augmenter les ressources de la caisse de secours des gens de lettres. On a essayé de lui faire passer le détroit. L'Album a figuré à l'exposition de Londres; la reine a voulu le voir quatre fois, et quatre fois il a fait le trajet du Palais de Cristal au palais de Saint-James, où il a été examiné avec un grand intérêt et vanté avec un grand enthousiasme. On supposait généralement que Sa Majesté en ferait l'acquisition, mais après les quatre séances, elle a sans doute pensé que ce serait toujours la même chose, et elle a renvoyé l'Album, sans vouloir même *dire son prix*.

Ce fut alors que M. Millaud se décida à en faire l'acquisition.

L'Album de la Société des gens de lettres ouvre naturellement par une page du baron Taylor, — écriture sérieuse, aux caractères isolés, hauts et un peu tremblés comme ceux de Chateaubriand. Vient ensuite un beau fragment poétique d'Alfred de Vigny, *la Maison du berger*, larges strophes tracées par une main paisible et puissante. Béranger a donné le récit d'un pèlerin du temps de Louis XII, seul morceau resté d'un poème en quatre chants, essai de sa jeunesse. Voilà assurément une rareté que ne vous vendra aucun livre! Béranger écrit droit et barre les *t* avec une

énergie incroyable. — Ces deux grandes pages sur la Rome du x<sup>e</sup> siècle sont de M. Mignet. Plus loin, c'est M. de Humboldt qui transcrit tout un passage du *Cosmos*. — M. de Lamartine a envoyé, à la date de décembre 1848, c'est-à-dire au milieu des plus solennelles agitations de la politique, une élégie inédite, *les Lizerons*, d'un charme exquis, et rappelant tout à fait sa première manière. On connaît l'écriture de M. de Lamartine : elle est déliée et rapide, si rapide qu'elle oublie en chemin la ponctuation et même — dois-je le dire? — l'orthographe. Mais depuis Voltaire on sait que cela ne prouve rien. Dans cette seule petite pièce, M. de Lamartine écrit *fannée, remplant, lizeron*; combien de gens vont s'autoriser désormais d'un exemple aussi illustre!

Je ne sais pas si M. Janin professe la même insouciance vis-à-vis des règles et de l'usage : dans le très-long article dont a il doté l'Album de la Société des gens de lettres, il n'y a de lisible que son nom. A côté de lui, M. Méry fait un plaisant contraste, car sa *copie* pourrait servir de modèle dans les pensionnats. Tout près de là, M. Jules Sandeau parle d'amour, mais son ramage vaut mieux que son écriture.

L'autographe de M. E. Marco de Saint-Hilaire est un chef-d'œuvre de calligraphie et d'enluminure tout à la fois; les majuscules y sont ornées comme dans les missels et se détachent, celle-ci sur un aigle colorié, celle-là sur le piédestal de la

---

colonne de la place Vendôme, l'autre sur le petit chapeau légendaire. Du reste, ledit autographe, en caractères gothiques, n'a rien de bien particulièrement littéraire; il est ainsi conçu : « Le sous-signé certifie que cette écriture est bien la sienne. »

Les pattes de mouche de M. Désiré Nisard font pendant aux caractères trotte-menu de M. Sainte-Beuve. — M. Elie Berthet a accompli ce tour de force de loger tout un feuilleton sur une feuille de papier.

Je me suis arrêté longtemps à contempler et à interroger l'autographe d'un homme, d'un poète qui, doué d'un talent admirable et apprécié de tous, est constamment resté à l'écart, qui n'a eu ni ambition, ni jalousie, et auquel trois gouvernements n'ont rien trouvé à donner, pas même un morceau de ruban rouge. Je veux parler de M. Auguste Barbier. Qui croirait que l'écriture du chantre emporté de *la Curée* et de *Terpsichore* est une écriture calme, petite et soignée? Qui irait s'imaginer que l'auteur éloquent du *Pianto* emploie le grattoir et la sandaraque? Rien n'est plus vrai cependant, et cela confond toutes les théories que l'on essayerait de formuler sur les écritures comparées. Ce n'est pas, du reste, la première fois que nous voyons l'écriture d'un homme en complète désharmonie avec sa pensée. Cela peut s'expliquer par mille causes, par la construction des doigts, par la faiblesse de la vue,

par des habitudes de jeunesse, si l'on a traversé des études de procureur ou des comptoirs commerciaux, ou bien encore par cette étrange loi d'hérédité qui fait que dans certaines familles l'écriture se transmet comme le visage, comme le caractère, comme les passions.

Ce sont précisément ces désaccords, ces antithèses apparentes qui, en dehors de toute autre valeur, donnent tant d'attrait aux autographes des personnes renommées. Cet attrait s'évanouira lorsque la calligraphie sera devenue, comme en Perse et en Chine, un art déterminé. Il est facile de concevoir que l'écriture est absolument en enfance; je dirai même plus : elle n'est qu'un moyen transitoire pour arriver à l'application individuelle de l'imprimerie. Avant cinquante ans, chaque individu possédera un appareil typographique, moyennant lequel l'émanation de la pensée aura un aspect uniforme chez trente millions de Français. — Ce jour-là, l'autographe n'existera plus.

Comme toute chose, l'écriture est, chez nous, soumise aux variations de la mode. Aussi n'a-t-on pas plus le droit de se moquer des écritures anciennes que des costumes anciens. Sans remonter très-haut, les délicates marquises du dernier siècle, les duchesses à vapeurs et à petits sentiments, avaient de grosses écritures de tabellion, bien faites pour dérouter aujourd'hui ces amateurs forcenés qui prétendent avec deux ou trois

jambages reconstruire toute une physionomie. Quoi qu'il en soit, je préfère encore, pour ma part, les *bâtardes* et les *rondes* du vieux temps à la maigre et prétentieuse calligraphie importée de l'Angleterre.

*Mystère!* tel est le titre que M. le vicomte d'Arlincourt, fidèle à sa littérature, a inscrit en tête de stances élégiaques. Tournez la page, et vous lisez *les Deux Mulets*, fable, par M. Vatout. Ces huit vers, intitulés *Quarante ans* et nés sous une main convulsive, sont de M. Philarète Chasles. — Est-ce le hasard qui a placé M. Rolle côte à côte de M. Chambolle, et M. Saint-René Taillandier derrière M. Paul de Kock?

Maintenant, regardez passer le cortège des savants, des professeurs, des universitaires, — avec leurs noms qui riment entre eux : MM. Cousin, Magnin, Villemain, Patin et Saint-Marc Girardin. Ici la confusion devient extrême. Le chinois, l'esclavon, le tibétain, éclatent de toutes parts. M. J. J. Champollion-Figeac envoie un fragment copte et hiéroglyphique de la main de son frère, Champollion dit le Jeune. M. Leverrier discute sur les comètes, et l'on dirait vraiment qu'il écrit avec la queue de l'une d'elles, tant son écriture est flamboyante et désordonnée. M. Littré traduit de l'allemand; M. Paulin Paris dessine avec le bout de son pinceau quelques signes cabalistiques qui sentent furieusement le roussi.

Au milieu de l'Album, on rencontre une lettre

précieuse par le nom de son auteur. Cette lettre, à la date du 5 décembre 1848, est signée : Louis-Napoléon Bonaparte. Elle est adressée au membre de la Société des gens de lettres chargé par le comité de lui faire la demande d'un autographe.

« MONSIEUR,

» Conformément à votre désir, je vous envoie la pensée suivante :

» L'état des sciences, des arts et des lettres révèle toujours le caractère d'une époque. Lorsqu'une société est travaillée dans un sens opposé au progrès, ces trois branches des connaissances humaines languissent au lieu d'avancer; mais lorsque la société est dans l'enfantement de grandes vérités, alors tout se développe pour aider cet enfantement, et l'éclat de la politique va de concert avec l'éclat des sciences et des lettres, qui sont l'âme du corps social.

» Lorsqu'une révolution est dans le vrai, elle produit de grands hommes et de grandes choses. Lorsqu'elle est dans le faux, elle ne produit que du bruit et des larmes.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

---

L'écriture de Napoléon III offre la même physionomie que celle de Napoléon I<sup>er</sup>, bien qu'elle soit cependant plus lisible : même impétuosité, mêmes lignes brisées, même négligence dans la ponctuation.